

RTP 266p

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

SALOMON REINACH

—  
RENAN

PARIS  
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1893

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



132208

N. B. — Tout ce qui est relatif à la rédaction doit être adressé à M. Alexandre BERTRAND, de l'Institut, au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), ou à M. G. PERROT, de l'Institut, rue d'Ulm, 45, à Paris.

Les livres dont on désire qu'il soit rendu compte devront être déposés au bureau de la *Revue*, 28, rue Bonaparte, à Paris.

---

L'administration et le Bureau de la *REVUE ARCHEOLOGIQUE* sont à la LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

#### PRIX :

Pour Paris. Un an.....	30 fr.		Pour les départements. Un an..	32 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.		Pour l'Étranger. Un an.....	33 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Étranger.

## ERNEST RENAN

---

La *Revue archéologique* a perdu le plus illustre de ses collaborateurs. Ernest Renan, à plusieurs reprises, avait bien voulu, au moment même de la découverte, nous donner la primeur de textes phéniciens importants qui lui étaient communiqués et des premières explications qu'il croyait pouvoir en présenter avec cette réserve prudente qui était un des caractères de sa méthode ; on trouvera son nom plus d'une fois dans les tables de notre recueil. Pour rappeler ce qu'il fut, quelle place il tint dans la science contemporaine et quelle influence exercèrent sur le développement de son esprit ces sévères études de philologie par lesquelles il avait débuté et qu'il n'abandonna jamais, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire dans la *Revue*, parmi les articles qui ont été consacrés à sa mémoire dans la presse périodique, les trois qui nous ont paru rendre peut-être le mieux sa vraie physionomie, le mieux définir ce que le brillant écrivain, là même où il semblait se livrer le plus librement à sa fantaisie, a toujours gardé des habitudes et du fonds solide des méthodes de l'érudition la plus rigoureuse et la plus précise.

(*La Direction.*)

---

« Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous venions de parcourir ? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets, me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées... Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. »



Ces phrases si suaves et si douces, les plus mélodieuses qui aient jamais bercé des oreilles françaises, chantent autour de moi, comme un tintement de cloches lointaines, au moment où j'écris ce que savent déjà tous ceux qui me lisent : le plus aimable génie du XIX<sup>e</sup> siècle vient de s'éteindre; Ernest Renan n'est plus.

Aimable! On voudrait qu'il n'eût jamais servi, ce mot charmant, qu'il eût conservé toute sa fraîcheur, toute sa vertu expressive, comme une médaille à fleur de coin, et qu'on pût le tirer aujourd'hui des profondeurs du vocabulaire pour en parer la mémoire du grand homme de bien que nous pleurons! Car, s'il fut un savant épris de la vérité, un philosophe aux intuitions perçantes, un écrivain qui sut faire résonner la prose au diapason de la plus divine poésie, il fut plus que tout cela et mieux encore : il ne garderait pas une place si sûre dans nos âmes s'il n'avait été un génie aimable et qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer.

La sérénité dont il s'était fait une douce sagesse ne l'a pas quitté aux dernières heures de sa vie. L'hiver dernier, il commençait à se sentir gravement atteint, mais s'il parlait souvent de la mort, c'était pour la saluer de son bon sourire. Quand il présida, le 5 mai, le banquet de l'Association des Études grecques, il nous dit très simplement, mais d'un accent auquel on ne pouvait se méprendre : « Vous avez voulu, Messieurs, jeter un rayon de soleil sur mes derniers jours. Ce sera aujourd'hui probablement la dernière fois que je présiderai une de ces fêtes. Il y a une heure encore (telles sont les misères qui m'assiègent), je ne savais si je pourrais venir à votre réunion. Dieu soit béni, puisque me voilà, pas trop invalide, au milieu de vous! » Un instant avant de prononcer ce discours, qui devait en effet être le dernier, Renan s'était trouvé mal; il avait fallu que son gendre Psichari lui fit prendre l'air. Dans les applaudissements enthousiastes qui saluèrent son admirable éloge de l'hellénisme, qui de nous n'a mis un peu de son cœur, courbés comme nous étions sous le pressentiment douloureux que nous ne devons plus entendre cette belle voix!

Dans sa modeste villa de Bretagne, berceau de tant de chefs-d'œuvre, où il était allé chercher le repos dans l'intimité des siens, Renan comprit que la vie lui échappait. Il demanda qu'on le ramenât à Paris, voulant, disait-il, mourir au Collège de France. Car le Collège de France, dont il a été si longtemps administrateur, où il professa une première leçon si retentissante il y a près de trente ans, était pour lui une patrie privilégiée, l'enceinte où depuis tant de siècles, comme il le disait sur la tombe d'Ernest Havet, on combattait le bon combat, le combat pour le vrai, pour la raison. Et c'est là qu'il est mort, celui qui restera l'illustration la plus glorieuse de cette maison, le dernier — espérons-le, du moins — qui, en y enseignant ce qu'il croyait être la vérité, aura réveillé les échos des vieilles haines sous lesquelles succombèrent Ramus et Denys Lambin.

## I

Renan s'est parfois fait un scrupule de nous avoir trop parlé de lui-même.

*Dulcia vitia*, répondait-il à Sandeau, qui lui disait avoir trouvé plaisir à ses délicieux *Souvenirs d'enfance*. Savait-il lui-même que, parmi tant de belles choses, il n'avait jamais rien écrit de plus achevé? Et, quel qu'ait été le succès de ces pages exquises, ne peut-on pas dire qu'il est resté encore très au-dessous de leur incomparable beauté?

Grâce à ces *Souvenirs*, grâce aux *Feuilles détachées* qui leur font suite, nous pénétrons dans l'âme même de Renan : nous assistons à cette enfance bretonne qui, avec ses années d'études à la maison d'Issy, explique sa vie et éclaire toute sa doctrine. « Ma mère, avec laquelle j'ai été si pauvre, à côté de laquelle j'ai travaillé des heures..., mes petites amies d'enfance qui m'enchantaient par leur gentillesse discrète, ma sœur Henriette, si haute, si pure, qui, à vingt ans, m'entraîna dans la voie de la raison et me tendit la main pour franchir un passage difficile, ont embaumé le commencement de ma vie d'un arôme qui durera jusqu'à la mort. J'ai été élevé par des femmes et par des prêtres : l'explication de mes qualités et de mes défauts est toute là... Dans ma manière de sentir, je suis femme aux trois quarts. » Ainsi écrivait-il à la fin de 1891, dans cette préface aux *Feuilles détachées* qui vivra aussi longtemps que notre langue et suffirait à une autre renommée.

## II

Il avait quinze ans quand il arriva à Paris pour faire sa seconde et sa rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas. Trois ans après, il entra à la succursale de Saint-Sulpice, à Issy, où l'abbé Le Hir l'initia à l'hébreu. Pendant qu'il apprenait à lire la Bible dans le texte original, une révolution s'opérait dans son esprit. Les *solvuntur objecta* des traités de théologie lui avaient ouvert les yeux. C'étaient les contradicteurs qui disaient vrai, parce qu'ils déniaient à la superbe humaine le droit de se tailler un empire dans l'inconnaissable. On sait le reste : la rupture avec la théologie de l'école, rupture respectueuse mais irrévocable, se produisit en 1845. C'est là le « passage difficile » où la main secourable de sa sœur Henriette soutint sa conscience et affermit sa volonté.

Il fallait vivre. Renan fut d'abord, dans une petite pension, répétiteur *au pair*, c'est-à-dire qu'on ne le payait pas, mais qu'il y trouvait à se nourrir et à se chauffer. Il n'était même pas bachelier! La grande porte de l'Université menaçait de rester close pour lui, comme elle le fut pour Désiré Nisard, qui dut chercher un fauteuil d'académicien pour tenir lieu des diplômes qui lui manquaient. Mais Renan prit ses grades d'assaut : il était premier agrégé de philosophie en 1848. Bersot, qui n'était fier que de cette bonne action, lui céda en 1849, pendant quelques mois, sa chaire de philosophie au lycée de Versailles : c'était le premier pas dans l'enseignement public.

Cependant l'Académie des inscriptions, qui avait couronné ses brillants travaux de linguistique, lui confiait, en 1849, une mission dans les bibliothèques italiennes, où il acheva sa thèse de doctorat sur l'Averrhoïsme. A ce moment, bien peu de personnes soupçonnaient encore le philosophe qui dormait sous

l'érudit. M. Hauréau était conservateur de la Bibliothèque nationale. Il fit entrer Renan en 1851 au cabinet des manuscrits. Là, dans le milieu qui convenait le plus à son ardente curiosité, il termina son premier chef-d'œuvre, cette *Histoire générale des langues sémitiques*, dont l'esquisse avait été présentée par lui en 1847 au concours du prix Volney. L'Académie des inscriptions l'appela à elle l'année suivante (1856) : il n'avait encore que trente-trois ans.

Philologue, il l'était dans le meilleur sens du terme, et philologue il restera jusqu'à la fin, avec cette passion pour les solutions précises dans les choses qui sont du domaine de la connaissance, égale en lui à l'aversion pour le dogmatisme en matière ontologique. Mais, dès 1857, avec ses *Études d'histoire religieuse*, il aborda un terrain où la philologie n'est plus qu'une auxiliaire, où elle devient, ce qui est sa mission la plus haute, la servante de l'histoire, *ancilla historiæ*. Il connaissait les langues et les livres; il connaissait aussi l'âme humaine, en ayant vu près de lui, dans sa laborieuse jeunesse, quelques types accomplis qui lui devront l'immortalité. Il lui manquait de connaître les lieux d'où la pensée religieuse moderne a pris son essor pour aller à la conquête du monde. La mission dont il fut chargé en Phénicie et en Palestine l'y conduisit avec sa sœur Henriette, qui devait mourir entre ses bras. Son « bon génie » l'avait quitté en chemin, mais la *Vie de Jésus* allait paraître. Jamais plus triste retour ne fut suivi d'un plus brillant lendemain.

### III

Trente ans ont passé depuis que la *Vie de Jésus* mit en émoi le monde littéraire et religieux de l'Europe; peut-être ne saisit-on plus aisément les causes de cette prodigieuse sensation. Au moyen âge, des chrétiens mystiques avaient conté avec plus d'émotion encore l'idylle de Galilée et la tragédie du Calvaire; au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Voltaire et les Diderot avaient apporté une autre fougue dans la négation du surnaturel. Qu'y avait-il donc là de nouveau? Il y avait l'exégèse moderne, faite de passion pour la vérité et d'amour pour la beauté morale, élevée par l'esprit historique au-dessus des polémiques grossières, trouvant, comme on l'a dit de Bossuet, la sérénité dans la hauteur et l'impartialité dans l'intelligence. C'en est fait désormais de ce que Renan appela plus tard le « créationisme mesquin »; mais c'en est fait aussi des plates épigrammes du voltairianisme, et les dernières pages de la *Vie de Jésus* sont comme l'annonce, à trente ans de distance, de cet état d'âme contemporain qu'on a défini d'une formule si heureuse : la piété sans la foi.

Car, de tous les penseurs dont on dit qu'ils ont agi sur leur siècle, aucun ne l'a imprégné, ne l'a pénétré plus profondément que celui-là. Que d'autres cherchent à se faire passer pour chefs d'école; lui seul, qui ne s'en est jamais targué, mérite ce nom dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et ce que notre génération lui doit, ce qu'elle a puisé dans ses écrits et dans ses leçons, c'est assurément ce qui est en elle de meilleur, ce qu'elle devra conserver comme la partie la plus précieuse de son patrimoine : la tolérance, la liberté

scientifique, le sentiment des bornes du savoir, le respect de la pensée humaine à travers les âges, même dans ses illusions, même dans ses erreurs.

## IV

Entre la *Vie de Jésus* et le dernier volume du grand ouvrage de Renan, l'*Histoire des origines du christianisme*, vingt-six ans se sont écoulés, et pendant ce long espace de temps l'homme qu'on a dit quelquefois si capricieux, si inconstant, si variable, est resté fidèle aux doctrines que l'on peut dégager de ses premiers livres, qu'il avait exposées, dès 1848, dans son ouvrage sur l'*Avenir de la science*. Il l'a été encore dans cette belle *Histoire du peuple d'Israël* qu'il considérait comme le couronnement de son œuvre et dont il écrivait l'an dernier : « L'*Histoire du peuple d'Israël*, jusqu'à l'apparition du christianisme, est finie. Il me faudra beaucoup de temps encore pour en corriger les épreuves ; mais si je venais à mourir demain, l'ouvrage, avec l'aide d'un bon correcteur, pourrait paraître. L'arche du pont qui restait à jeter entre le judaïsme et le christianisme est établie. » Renan a eu la satisfaction suprême, en fermant les yeux, de laisser achevé le plus imposant édifice que la science, fécondée par le génie psychologique, ait élevé à l'étude des religions.

On sait que la *Vie de Jésus* avait été une révélation pour les uns, un scandale pour les autres. La funeste politique qui devait perdre l'Empire faisait déjà sentir ses effets en 1863. Il fallut que le ministre de l'Instruction publique privât le Collège de France d'un enseignement qui l'illustrait aux yeux de l'Europe. Le professeur frappé aurait pu chercher dans l'opposition une popularité bruyante : Renan n'y songea pas, n'en voulut même pas au régime impérial et se remit à travailler. Quand il reprit son enseignement, après le 4 Septembre, il avait donné, dans l'intervalle, deux nouveaux volumes de ses *Origines du christianisme*, et, sauf une courte incursion dans la politique libérale en 1869, il pouvait se flatter de n'avoir pas perdu de temps.

## V

Depuis 1870, il n'y a eu que deux événements dans son existence : son élection à l'Académie française et le mariage de sa fille. Cet homme accueillant et d'humeur toujours égale, qui prêchait la vie douce et souriante, travaillait comme un bénédictin. Le gros public, qui s'est égayé de l'*Abbesse de Jouarre*, délassément innocent d'une pensée toujours profonde, ne soupçonne pas le laborieux ascète que fut Renan. Pour le savoir, il faut avoir fréquenté le Collège de France et la petite chambre de l'Institut où s'élaborait, sous sa direction, un des plus grands travaux de ce siècle, le recueil général des inscriptions sémitiques. Bien qu'admirablement secondé, il voulut, surtout dans les premiers temps, faire tout par lui-même : démarches, correspondances infinies pour obtenir l'estampage d'une inscription de deux lignes, rien ne lui coûtait, rien ne lui semblait au-dessous de lui. C'est qu'il comprenait que ce recueil était, pour la science française, ce que le chef-d'œuvre de Canova fut pour le Musée



du Vatican, lorsque l'Apollon du Belvédère eut été porté au Louvre par la victoire : *il Consolatore*. Par la faute d'un collègue qu'il aimait jusque dans sa paresse, le recueil général des inscriptions latines, conçu, préparé en France, avait été exécuté par l'Académie de Berlin, déjà fière, à juste titre, d'avoir donné au monde le recueil général des inscriptions grecques. En réunissant à son tour, au nom de l'Institut, les textes lapidaires du monde sémitique, dont la plupart étaient sortis ou allaient sortir d'une terre devenue française, Carthage, Renan revendiquait pour la France sa part de fatigues et d'honneur dans ce vaste inventaire des documents épigraphiques dont la mise au jour est une des gloires scientifiques de notre temps.

Et comme la science trouvait en lui un serviteur à la fois zélé et modeste ! Un jour, quelqu'un lui demanda s'il savait l'hébreu. « Mon Dieu ! répondit Renan, voilà vingt-cinq ans que je l'enseigne au Collège de France ; mais je ne puis me flatter de le savoir. » Ses beaux commentaires des inscriptions phéniciennes n'étaient appréciés que des autres : il savait trop ce qu'il y a encore d'incertain dans ces études presque débutantes. Il avait voulu que toutes les inscriptions sémitiques connues, même les plus minces, fussent reproduites par l'héliogravure, au lieu de se contenter, comme on le fait pour les inscriptions grecques et latines, de les transcrire en caractères spéciaux. Mommsen lui demandait un jour devant moi pourquoi il avait adopté un système aussi coûteux. « C'est, dit Renan, parce que nos explications feront peut-être sourire nos enfants, quand la science aura fait des progrès par de nouvelles trouvailles ; mais nos héliogravures seront toujours bonnes ; c'est la part de vérité définitive dans notre recueil ! »

## VI

Dirai-je encore qu'il était affable envers les plus humbles, qu'il ne contredisait presque jamais, de crainte d'offenser, sauf, quand il entendait soutenir une erreur, à la réfuter en commençant ainsi sa phrase : « Vous avez mille fois raison ! » Ce qui suivait n'était pas d'accord avec le début, mais passait sans froisser l'amour-propre ; et c'était le secret de cette nature prodigieusement aimable de concilier toujours le respect du prochain avec le respect de la vérité.

Maintenant qu'il n'est plus, ce serait trop peu dire que sa pensée continuera à vivre en nous. Elle y a jeté depuis longtemps de si profondes racines qu'une révolution morale pourrait seule nous en séparer. Mais il faut que cette pensée fructifie, que les fleurs qu'il a semées se renouvellent. Il sera bon de nous rapprocher de lui par une étude constante, de puiser à la source même de ses écrits la sève dont il les a vivifiés, de nous faire ses disciples reconnaissants et pieux, parce que l'hommage que méritent tant de bonté et d'intelligence, c'est la piété. Adieu, adieu, cher maître ! Votre mort n'est pas un deuil national, mais un deuil humain. Déjà, d'un bout à l'autre de la terre, un voile de tristesse s'est étendu sur les fronts. L'admiration explorée du monde qui pense sera le cortège qui vous conduira au Panthéon !

SALOMON REINACH.

(*La République française*, lundi 3 octobre 1892.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME I

PREMIER FASCICULE : U. BOURIANT. Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna. — V. LORET. Le tombeau de l'Amxent Amen-Hotep. — U. BOURIANT. L'église copte du tombeau de Déga. — V. LORET. La stèle de l'Amxent Amen-Hotep. — H. DULAC. Quatre contes arabes en dialecte cairote. — V. LORET. La tombe de Kham Ha.

In-4°, avec planches noires et en couleur. 25 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : G. MASPERO. Trois années de fouilles dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis. — U. BOURIANT. Les papyrus d'Akhmim. — V. LORET. Quelques documents relatifs à la littérature et à la musique populaires de la Haute-Egypte.

In-4°, avec 9 planches en couleur, 2 planches noires, 40 planches de musique. 40 fr.

TROISIÈME FASCICULE : U. BOURIANT. Rapport au Ministre de l'Instruction publique sur une mission dans la Haute-Egypte (1884-1885). — P. RAVAISSÉ. Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire, d'après Makrizi (Palais des Khalifes Fatimites). Avec plans en couleur. — PH. VIREY. Etude sur un parchemin rapporté de Thèbes. Avec une héliogravure du papyrus en 4 planches.

In-4°, 30 fr.

QUATRIÈME FASCICULE : LES MOMIES ROYALES DE DEIR-EL-BAHARI, par G. MASPERO.

In-4°, avec 27 planches. 50 fr.

TOME II

LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. LEFÉBURE. 1<sup>re</sup> partie. Le tombeau de Sêti I<sup>er</sup>, publié in-extenso avec la collaboration de U. BOURIANT et V. LORET, membres de la Mission archéologique du Caire et avec le concours de M. ÉDOUARD NAVILLE.

In-4°, avec 27 planches. 75 fr.

TOME III

PREMIER FASCICULE : LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. LEFÉBURE. 2<sup>e</sup> partie. Notices des HYPOGÉES publiées avec la collaboration de MM. ED. NAVILLE et ERN. SCHIAPARELLI.

In-4°, avec planches. 35 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. LEFÉBURE. 3<sup>e</sup> partie. Tombeau de Ramsès IV.

In-4°, avec planches. 25 fr.

TROISIÈME FASCICULE : AL. GAYET. Les monuments coptes du Musée de Boulaq, Catalogue des sculptures et stèles ornées de la salle copte du Musée de Boulaq.

Un volume in-4°, avec 100 planches, dont deux en chromolithographie. 40 fr.

QUATRIÈME FASCICULE : P. RAVAISSÉ. Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire, d'après Makrizi (Palais des Khalifes Fatimites) 2<sup>e</sup> partie avec plans. — Supplément aux Monuments coptes du Musée de Boulaq, par AL. GAYET. — Planches supplémentaires pour les Fouilles de Thèbes et de Memphis de M. MASPERO. 20 fr.

# ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

## TOME IV

MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'EGYPTE CHRETIENNE AUX IV<sup>e</sup> ET V<sup>e</sup> SIECLE. Documents coptes et arabes inédits, par E. AMELINEAU.

Un fort volume in-4<sup>o</sup>. 60 fr.

## TOME V

PREMIER FASCICULE : PH. VIREY. Le Tombeau de Rekhmara.

In-4<sup>o</sup>, avec planches. 40 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : PH. VIREY. Tombeaux thébains de la XVIII<sup>e</sup> et de la XIX<sup>e</sup> dynasties. avec planches. 40 fr.

TROISIÈME FASCICULE : G. BÉNÉDITE, BOURIANT, BOUSSAC, MASPERO, CHASSINAT. Tombeaux thébains. Un volume in-4<sup>o</sup>, avec planches en couleur. 40 fr.

QUATRIÈME FASCICULE : Tombeaux thébains, par le P. SCHEIL. (*Sous presse.*)

## TOME VI

PREMIER FASCICULE : G. MASPERO, membre de l'Institut. Fragments de la version thébaine de l'Ancien Testament. Texte copte.

In-4<sup>o</sup>. 20 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : G. MASPERO. Suite et fin des Fragments. — SCHEIL. Tablettes de Tell-el-Amarua. — CASANOVA. Une sphère arabe. — Notice sur les stèles arabes appartenant à la Mission du Caire.

In-4<sup>o</sup>. 25 fr.

## TOME VII

PRÉCIS DE L'ART ARABE, par J. BOURGON.

In-4<sup>o</sup>, avec 300 planches. 150 fr

## TOME VIII

PREMIER FASCICULE : Actes du concile d'Ephèse, texte copte, publié et traduit par U. BOURIANT.

In-4<sup>o</sup>. 15 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : Vie de l'Apra Victor, texte copte thébain, publié par U. BOURIANT. — DARESSY. Cônes funéraires. (*Sous presse.*)

## TOME IX

PREMIER FASCICULE : BAILLET. Le Papyrus mathématique d'Akhmim — U. BOURIANT. Fragments du texte grec du livre d'Enoch, et de quelques écrits attribués à saint Pierre.

In-4<sup>o</sup>, avec planches. 30 fr.

DEUXIÈME FASCICULE : Φίλωνος περί τού τις ὁ τῶν θεῶν ἐστίν κληρόνομος ἢ περί τῆς εἰς τὰ ἴσα καὶ ἐναντία τομῆς. Φίλωνος περί γενέσεως Ἀδελφῶν καὶ ὧν αὐτός τε καὶ ὁ ἀδελφὸς ἱεροῦργοισι. Deux traités de Philon, réédités d'après un papyrus du VI<sup>e</sup> siècle environ, par V. SCHEIL, O. P.

In-4<sup>o</sup> avec 4 planches. 16 fr.

## TOMES X et XI

(*En cours de publication*)

LE TEMPLE D'EDFOU, publié in extenso, par Le M<sup>rs</sup> DE ROCHE-MONTEIX, avec nombreuses planches.

1<sup>re</sup> livraison. In-4<sup>o</sup>. 30 fr.

## TOMES XII et XIII

(*En cours de publication*)

LE TEMPLE DE PHILE, par G. BÉNÉDITE, et Recueil des inscriptions grecques, par J. BAILLET.

## TOME XIV

(*En préparation*)

LE TEMPLE DE LOUXOR, par A. GAYET.

## TOME XV

LE TEMPLE DE MÉDINET-ABOU, par U. BOURIANT. PREMIER FASCICULE comprenant environ 50 planches. (*Sous presse.*)

## TOME XVI

(*En préparation*)

LE TEMPLE DE DEIR-EL-MÉDINEH, et LE TEMPLE DE BEHENI (Wadi-Aifa), par G. BÉNÉDITE.